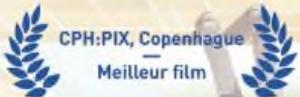




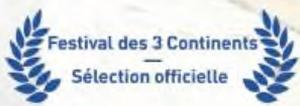
Festival de Rotterdam
Prix FIPRESCI



CPH:PIX, Copenhague
Meilleur film



Mostra de Sao Paulo
Meilleur film



Festival des 3 Continents
Sélection officielle



Entrevues Belfort
Sélection officielle



LES BRUITS DE RECIFE

NEIGHBOURING SOUNDS

Un film de Kleber Mendonça Filho

au cinéma le 26 février

SURVIVANCE

"Une révélation"
Top 10 de l'année
A.O. Scott, New York Times

"L'un des meilleurs
films brésiliens depuis
toujours"
Caetano Veloso, O Globo

"L'un des réalisateurs
essentiels des années
à venir"
Gavin Smith, Film Comment

LES BRUITS DE RECIFE

de Kleber Mendonça Filho

O Som ao Redor // Neighbouring Sounds

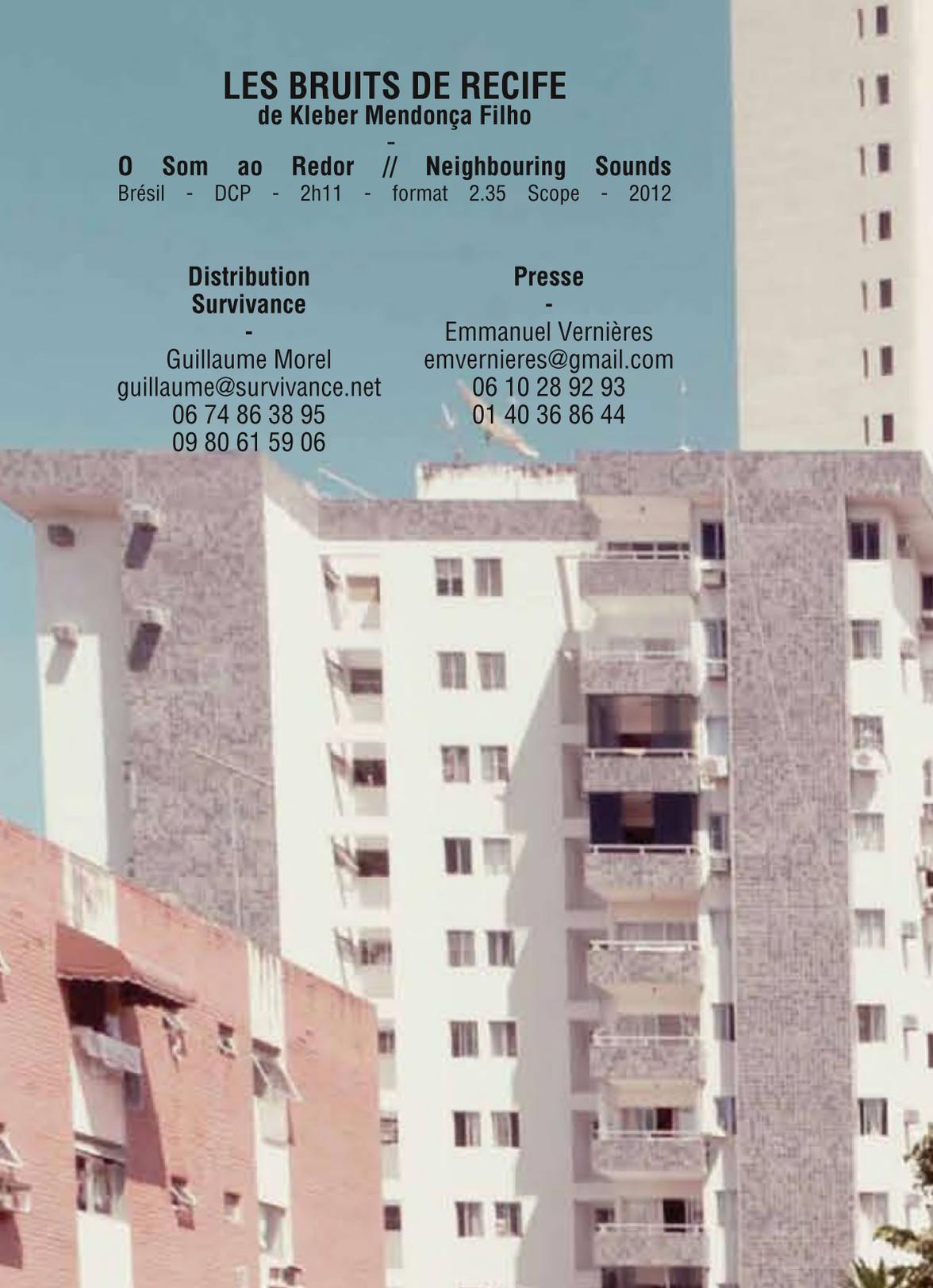
Brésil - DCP - 2h11 - format 2.35 Scope - 2012

Distribution Survivance

-
Guillaume Morel
guillaume@survivance.net
06 74 86 38 95
09 80 61 59 06

Presse

-
Emmanuel Vernières
emvernieres@gmail.com
06 10 28 92 93
01 40 36 86 44



// **Synopsis**

A Recife, sur la côte brésilienne, les habitants d'un quartier prospère de Setúbal suivent le cours d'une vie calme, entre légers désagréments et insouciance. Bia déploie des stratagèmes pour faire taire le chien du voisin, João se réveille dans les bras de son amante de la veille, tandis que Francisco, qui règne en patriarche mystérieux sur le voisinage, reçoit la visite d'une société de sécurité privée qui souhaite s'implanter dans leur rue. Peu à peu des rapports de force, passés et présents, se dessinent, parfois inscrits dans l'architecture même de la ville.

Recife, dans l'Etat du Pernambuco, est la cinquième ville du Brésil. Elle connaît les problèmes récurrents de n'importe quelle grande agglomération d'Amérique Latine. Setúbal est la partie la plus jeune et la plus calme du quartier de Boa Viagem, là où le mètre carré est le plus cher et où poussent des tours de toutes tailles et de toutes formes. Setúbal est resté familial et villageois. Il est convoité par les promoteurs à un moment où le boom économique a créé une forte demande et où il devient impossible de construire une seule pièce dans tout Boa Viagem. Setúbal est le décor des *Bruits de Recife*.

La majeure partie du film vient de mes observations de la vie de tous les jours, juste au coin de ma rue, de ma fenêtre ou du toit de mon voisin. Les tensions particulières qui font dysfonctionner la société brésilienne transparaissent dans le poids et l'apparence d'une architecture chaotique et éclectique. La filmer à la fois comme une alliée et une ennemie était déjà la démarche de mes films courts, particulièrement dans *Electrodoméstica* (2005). L'éclat tropical du ciment et du béton y avait autant d'importance que les personnages. En 2009, dans *Cold Tropic (Recife Frio)*, j'avais choisi une approche tout à fait différente (le film est un "documenteur") pour pointer du doigt les lacunes de l'urbanisme d'une ville qui, pour des raisons pratiques, est devenue froide et impersonnelle.

Les gens, qui, au quotidien, vivent dans cet environnement sont au cœur du film. Nos personnages, soumis à des tensions internes et externes, évoluent dans une géographie apparemment contemporaine mais dont les fondements ne le sont pas. Leur paysage social reste fait de seigneurs et de serviteurs. Les relations de classe n'affectent pas uniquement les domestiques en ce qu'ils ont un accès restreint aux biens des maîtres (voitures, maisons, appartements) mais aussi ces derniers qui vivent dans la paranoïa, avec une peur paralysante de la violence urbaine.

Mais si la mauvaise architecture est une nuisance, elle est extrêmement photogénique.

Cette architecture reflète cette peur avec ses grillages, sas, barrières électriques et hauts murs d'enceinte, mais aussi à travers toute une série de réminiscences de l'histoire nationale marquée par l'esclavagisme tardif du 19ème siècle et dont témoignent les « quartos de empregada », ces chambres de bonnes aveugles et caniculaires, qui sont toujours prévues dans les intérieurs modernes.

Pour terminer, le son. La vie, organique par nature, couvre une palette de sons variés à tous les moments de la journée. Ce ne sont pas seulement des indices que les gens vivent leur vie mais sont autant d'informations sur la solitude, la joie, les névroses, la peur, peu importe leur intensité.

// Kleber Mendonça Filho



// Entretien avec Kleber Mendonça Filho : - "Un soap opera filmé par John Carpenter"

Quel est votre rapport avec le quartier que vous filmez dans *Les Bruits de Recife* ?

C'est mon quartier. La rue qu'on voit dans le film est celle où j'habite. L'appartement de Bahia, la mère de famille avec ses deux enfants, c'est chez moi. J'ai déjà tourné mes trois précédents courts métrages dans ce quartier.

***Les Bruits de Recife* est-il une continuation, un prolongement de ces courts métrages ?**

Oui et non. On retrouve un personnage et des éléments de ce que j'ai fait avant. En même temps, il y a beaucoup d'idées qui sont complètement nouvelles. Je crois que ça peut être intéressant de les voir pour mieux comprendre *Les Bruits de Recife*.

Avec ses images fixes en noir et blanc, le prologue ancre le film dans une réalité historique plus vaste que les événements banals et quotidiens que vous décrivez.

J'aimais bien l'idée de créer une ambiance féodale dans un environnement moderne et urbain. C'est exactement comme ça que ça se passe à Recife. La ville est en train de changer à une très grande vitesse, avec le boom économique. Mais les personnages restent prisonniers de leur culture et de leur histoire. Le poids du passé est très fort. Il y a des structures qui se maintiennent. Dans les rapports humains, rien de cette féodalité n'a véritablement changé. L'idée m'est venue quand j'ai travaillé dans une entreprise à Recife. Les employés avaient l'impression de travailler dans une plantation de canne à sucre. Cet aspect se retrouve aussi dans l'architecture du quartier. Les nouveaux appartements que l'on construit actuellement suivent le modèle de la plantation. Il y a les chambres des maîtres et les chambres des domestiques, toutes petites et sans fenêtre. C'est souvent la partie où il fait le plus chaud dans la maison.

Il y a cette scène ambiguë où João, qui est l'un des héritiers et bénéficiaires de ce système féodal, demande à son employée de remettre ses claquettes, sous prétexte qu'elle pourrait s'électrocuter en repassant le linge.

Ça reflète bien la complexité de ces rapports. Il s'inquiète véritablement pour elle. Il a de l'affection pour elle mais, d'un autre côté, ça peut lui poser des problèmes s'il lui arrive quelque chose. Mais ça reste une attitude très paternaliste. C'est un moment trivial du film et il fait beaucoup réagir le public. Puisque vous évoquez cette scène, il y a aussi celle entre João et le fils d'une autre domestique, plus âgée. Le geste de le secouer gentiment en racontant l'anecdote de son grand-père qui faisait la même chose pour le réveiller, tout cela est étrange et dérangeant quand on y repense.



Comment avez-vous conçu l'univers sonore ? C'est un aspect essentiel du film et une des raisons pour lesquelles il faut impérativement le découvrir en salles.

Où, si vous le voyez en dvd, vous perdez 50 % de ce que le film offre. Comme j'habite dans ce quartier, j'observe, j'écoute ce qui s'y passe. Il y a des sons très spécifiques à cet endroit. Je pense par exemple à un camion qui vend du gaz et circule tous les jours dans le voisinage. Ça donne une musique très particulière. On entend les voisins qui discutent, qui se disputent, qui crient ou qui ont des rapports intimes, les chiens, les voitures... Je voulais transformer ces bruits en bande originale puisque je n'utilise pas de musique traditionnelle. Je n'en voulais pas pour le film. La construction de cet univers sonore a été très progressive. Elle s'est faite pendant plus d'un an, avec l'aide d'une équipe assez nombreuse, de la conception du son au montage.

Là encore, je pense à une scène qui peut paraître triviale mais qui ne l'est pas quand on prête attention à ces rapports entre seigneurs et serviteurs, entre le haut et le bas. Cela passe aussi, comme vous le dites, par l'architecture. Quand Bia, qui appartient à la classe moyenne, roule sur le ballon de foot d'un petit garçon, elle ne l'entend pas exploser. L'habitable ouaté du véhicule fait qu'elle est protégée de cette agression sonore dont elle est elle-même responsable.

J'ai une idée sur la classe moyenne brésilienne qui est la suivante : ses pieds ne touchent jamais le sol. Ses membres sont toujours ou chez eux, ou dans la voiture avec la clim', à leur travail avec la clim'. Ils voient en permanence la ville de haut, à travers une vitre. Ils ne marchent pas dans la ville. Les enfants qui jouent au foot dans la rue, c'est un peu une tentative d'avoir une relation concrète avec la ville. Sauf qu'elle échoue. Comme dans la scène où le même garçon envoie le ballon de l'autre côté d'une barrière, et qu'il demande à la jeune fille qui le regarde depuis son balcon de lui renvoyer. Il y a toujours des obstacles. Quand le ballon explose, la famille ne s'en rend même pas compte. Elle vit dans une bulle. La maison est une bulle, la voiture est une bulle, le travail est une bulle. Les personnages sont toujours protégés par des systèmes de sécurité.

Vous évoquez aussi une certaine paranoïa sécuritaire.

La société vit cette paranoïa. C'est un fait que je ne fais qu'observer. Par exemple, il y a une boulangerie près de chez moi où je vais à pied. Je trouve toujours des voisins qui insistent pour me ramener en voiture alors que c'est à 300 mètres de chez moi. Ils commencent à vous raconter des anecdotes, des faits divers, des histoires sur les problèmes de sécurité. Le quartier n'est pas plus dangereux qu'un autre mais il y a une espèce de cercle vicieux. S'il y avait plus de monde dans la rue, il y aurait moins de problèmes. Il y a plus de chances d'être agressé dans une rue déserte. En ce qui me concerne, je n'ai jamais eu de souci. Le film parle de ça : la peur d'un danger qui ne concrétise jamais.



Le film a des aspects oniriques qui, au final, servent le propos sur les rapports de classe. La fille de Bia rêve d'une horde de personnages qui envahissent son immeuble. Puis on voit ce garçon qui marche sur les toits ou cette apparition fugace dans un couloir. On est tenté d'interpréter ces apparitions comme un retour du refoulé. Les esclaves hantent les lieux.

La première idée, c'est que je me suis inspiré d'une légende urbaine récente sur un personnage qu'on a appelé *Spider Boy*, le garçon-araignée. C'était un adolescent entre 13 et 18 ans, qui grimpait dans les immeubles et s'introduisait chez les gens. Il faisait ça plus pour le défi que pour voler des choses dans les appartements qu'il visitait. Des fois, des gens se réveillaient la nuit et le trouvaient allongé sur leur canapé. Un jour, on l'a retrouvé mort, le corps criblé de balles, 12 à ce qu'on raconte. J'aime beaucoup l'histoire de *Spider Boy* et je voulais l'utiliser dans le film. En même temps, je comprends votre interprétation. Quand João et sa petite amie vont dans la plantation et entendent des bruits de pas au plafond, il y a de cela. La partie souterraine de la maison est celle où les esclaves logeaient à l'époque. Ça reste discret. Tant mieux. Le film gagne à ne pas être trop explicite.

Vous donnez peu d'éléments sur les deux frères, le grand-père de João qui a la mainmise sur le quartier. Il faut s'en remettre au hors-champ et, pourquoi pas, combler le manque avec d'autres films, des polars, des westerns.

Pour moi, c'est un peu comme quand on est quelque part et qu'on entend une conversation qu'on ne devrait pas entendre. On comprend un petit peu ce qui se passe entre les personnages mais on n'est pas censé en rendre compte ou en parler. Pour moi, les détails sont épars mais ils sont très clairs. C'est peut-être plus obscur, plus énigmatique pour quelqu'un qui ne connaît pas le Brésil. On a peu d'éléments sur l'histoire des deux frères qui cherchent à se venger mais je pense que leur histoire parle d'emblée aux brésiliens.

Comme je vous le disais, j'ai plutôt pensé à un scénario de western puisqu'il est question de pouvoir, de territoire, de clôture de l'espace...

C'est exactement ça. Culturellement, c'est intéressant parce que la figure du propriétaire de la plantation est souvent synonyme de pouvoir, de mort, d'assassinat.

Je voyais le film comme un *soap opera* filmé par John Carpenter. C'est un peu comme ça que je voulais le tourner. Les *soap operas* brésiliens sont très mauvais. On ne peut attendre grand-chose du langage télévisuel. C'est pauvre et moche. Si on tourne en Cinémascope, avec une très forte conscience de l'espace, avec une atmosphère de thriller sans que ça en soit véritablement un, ça devient plus intéressant. Dans *Assault* de Carpenter, on a ce sens de l'espace, et la peur qui vient de dehors et essaye d'envahir les espaces. Il y a des morceaux d'autres films : *Walk about* de Nicholas Roeg, le très grand *Cabra Mercado para Morrer* d'Eduardo Coutinho, un film historique sur des luttes de territoires entre paysans. Il a été présenté à Cannes Classics en copie restaurée. En fin de compte, je crois que la séquence de photos du début vient de là. Il n'y en a pas dans ce film mais son atmosphère me l'a inspirée. Ce n'était pas conscient jusqu'à qu'un critique américain me le fasse remarquer à Rotterdam. C'est la beauté du métier de critique. C'était presque une révélation.



L'espace des *Bruits de Recife* semble n'offrir aucune échappatoire.

C'est comme ça que vit la classe moyenne brésilienne. Le film suscite des réactions très fortes. Les gens se voient eux-mêmes, voient comment ils vivent. C'est invisible à l'œil nu. Les spectateurs brésiliens trouvent ça plus drôle qu'un étranger, plus effrayant. Ils réagissent de manière plus intense. Le film tente de saisir une réalité de la classe moyenne qui n'est pas si fréquente dans le cinéma brésilien. Pour moi, le problème de ce cinéma c'est qu'il fait souvent le portrait d'autres classes et pas de celle dont la plupart des réalisateurs sont issus – la classe moyenne. Ils préfèrent parler des plus défavorisés ou des plus riches. En général, ça se traduit par des portraits artificiels ou inexacts, comme des films de touristes sur d'autres classes.

// **Propos recueillis par Nathan Reneaud. Entretien initialement publié sur Accreds.fr.**



// Vie du film

Après avoir circulé dans plus d'une trentaine de festivals et remporté de nombreux prix, *Les Bruits de Recife* a eu un écho public et critique rare au Brésil et à l'étranger. Sorti au Brésil en 2013, à la veille des grandes manifestations de mars, au moment où le pays prépare la coupe du monde de football et autres JO, le film a suscité un vif débat pour sa représentation à la fois tendre et tranchante de la bourgeoisie de Recife ; pour son rôle de révélateur de structures sociales encore archaïques. Caetano Veloso s'est fait le porte-voix du film qu'il considérait dans *O Globo* comme l'un des meilleurs films brésiliens de tous les temps. L'écho du film est parvenu jusqu'au gouvernement de Dilma Rousseff qui a demandé une projection. *Les Bruits de Recife* cumule aujourd'hui 125 000 entrées, score très rare pour un film indépendant au budget de sortie limité.

Les Bruits de Recife a finalement été choisi pour représenter le Brésil pour concourir **aux prochains Oscars** comme meilleur film étranger. Kleber Mendonça Filho a déclaré au Hollywood Reporter, suite à cette nomination : « j'ai pu penser que c'était un film très local, presque paroissial, mais après le festival de Rotterdam, j'ai vite réalisé qu'il était animé de quelque chose d'universel. »

Festivals : Rotterdam IFF // Prix FIPRESCI - CPH:PIX de Copenhague // Meilleur film - Rio IFF // Meilleur film et meilleure bande-son - Mostra de Sao Paulo // Meilleur film - Salvador IFF // Meilleur film- Festival des 3 Continents // Sélection officielle - Entrevues Belfort // Sélection officielle - London Film Festival // Mention Spéciale - Gramado Film Festival // Prix de la critique, Prix du public, Meilleur réalisateur- Novi Sad IFF (Serbia) // catégorie "Hungry Days" - meilleur film - New Horizons IFF (Pologne) // Prix FIPRESCI - San Francisco IFF // Compétition...

// Extraits de presse :

[...] Mendonça affirme avoir voulu s'écarter des bidonvilles et des paysages ruraux qui ont polarisé le cinéma brésilien depuis les années 60, pour explorer les réalités d'une nouvelle puissance, récemment prospère. Il y parvient mais il montre aussi comment d'autres Brésils, anciens, survivent et projettent leur ombre sur la surface brillante de la modernité [...] Comme le titre le suggère, c'est le son qui se fait le conducteur inquiétant du danger. Avec son designer sonore, Pablo Lamar, Mendonça a créé le paysage auditif d'un film d'horreur. Ou celui d'un thriller sans chute. La tension qui envahit la routine quotidienne est tout aussi difficile à identifier qu'à éviter et la digression tardive vers la violence est alors tout aussi inattendue qu'elle semblait inéluctable."

// **A.O Scott - *New York Times*, 24 août 2013**

"[Dans *Les Bruits de Recife*], une accumulation continue de détails sollicite une grande attention et l'ultime révélation des strates d'histoires et des changements sociaux qui étayent les lignes narratives donnent du grain à moudre aux brésiliens [...]

Il s'agit probablement de l'une des meilleures utilisations du son off depuis *Barking Dogs* de Bong Joon-ho qui, a bien des égards, lui ressemble [...] Dans *Les Bruits de Recife* qui joue volontiers avec les sons hors-champs, il semblerait que le récit se situe lui aussi hors-cadre. Le film s'ouvre sur dix anciennes photographies noir et blanc : une barrière en bois, un paysage de campagne, des travailleurs heureux, des villageois malheureux, une villa majestueuse... Inexplicables à la première vision, ces images s'avèrent être des flashbacks de Bonito à l'époque où la sucrerie était en activité. La révélation intervient par la photo de la resplendissante villa reconnaissable quand Joao et de sa petite amie, Sofia, l'explorent de nos jours. Dans l'avant-dernière scène nous découvrons la raison secrète qui a amené Clodoaldo à implanter sa société de sécurité [...], un crime qui, ironiquement, découle aussi d'une ligne de démarcation, très probablement la clôture vue dans la première photographie noir et blanc. Les cadres soignés de Kleber Mendonça Filho, en cinémascope, captent une politesse de surface, une paranoïa sous chape qui recouvrent une histoire cruelle de réquisition territoriale, d'esclavage et de domination de classe - en bref, une histoire connue des vieux films. La cinéphilie boucle la boucle : le bruit et la fureur d'un passé mélodramatique sont hors-champ mais jamais très loin."

// **Tony Rayns - *Sight and Sound*, avril 2013**

// **Kleber Mendonça Filho** est né à Recife, en 1968. Après des études de journalisme à l'Université Fédérale de Pernambuco, il travaille en tant que critique et responsable du secteur du cinéma de la Fondation Joaquim Nabuco. Il écrit notamment pour le *Jornal do Comércio de Recife* et *Folha de S.Paulo*.

Il réalise ses premiers films courts dans les années 90 parmi lesquels *A Menina do Algodão* (*The Little Cotton Girl*, 2003), *Vinil Verde* (*Green Vinyl*, 2004), *Eletrodoméstica* (2005), *Noite de Sexta Manhã de Sábado* (*Friday Night Saturday Morning*, 2006) and *Recife Frio* (*Cold Tropics*, 2009). Ses courts métrages ont remporté plus d'une centaine de prix au Brésil et à l'étranger, sélectionnés à Karlovy-Vary, au BAFICI, à Rotterdam (rétrospective en 2007), à Clermont-Ferrand et Cannes (Quinzaine des Réalisateurs). Il crée Cinemascópio, sa société de production. Parallèlement à la réalisation, il dirige avec Emilie Lesclaux - sa productrice au sein de Cinemascópio - le festival de cinéma de Recife (Janela Internacional de Cinema do Recife) dont la dernière édition a lieu du 11 au 21 octobre 2013. Il réalise un documentaire en 2008 sur la critique de cinéma, *Critico*.

Les Bruits de Recife (*O som ao redor*) est son premier long métrage de fiction.



Kleber Mendonça Filho

// Equipe

Réalisation, scénario : Kleber Mendonça Filho

Production : Emilie Lesclaux, CinemaScopio

Photographie : Pedro Sotero & Fabricio Tadeu

Décors : Juliano Dornelles

Montage : Kleber Mendonça Filho & João Maria

Sound design : Kleber Mendonça Filho & Pablo Lamar

Son : Nicolas Hallet & Simone Dourado

Musique : DJ Dolores

Assistant réalisation : Clara Linhart

Direction de production : Brenda da Mata & Renato Pimentel

Casting : Daniel Aragão

Coaching acteurs : Amanda Gabriel, Leonardo Lacca

Maquillage : Marcos Freire

Costumes : Ingrid Mata

Interprétation //

Irândhir Santos : Clodoaldo

Gustavo Jahn : João

Maeve Jinkings : Bia

W.J. Solha : Francisco

Irma Brown : Sofia

Lula Terra : Anco

Yuri Holanda : Dinho

Clébia Souza : Luciene

Albert Tenório : Ronaldo

Nivaldo Nascimento : Fernando

Felipe Bandeira : Nelson

Clara Pinheiro De Oliveira : Fernanda

Sebastião Formiga : Claudio

Mauricéia Conceição : Mariá

// Contacts

Survivance

Guillaume Morel

tel : 06 74 86 38 95 / 09 80 61 59 06

fax : 09 72 16 27 08

guillaume@survivance.net

Presse

Emmanuel Vernières

emvernieres@gmail.com

06 10 28 92 93

01 40 36 86 44

NB : Une rétrospective des films courts de Kleber Mendonça Filho aura lieu à la Cinémathèque Française, le 20 février, dans le cadre des programmations *Cinéma de Poche*. En présence du réalisateur (sous réserve).

Dossier de presse, photos et bande-annonce
à télécharger sur survivance.net/en-salle



